

important part of this variety due to their intermediate station between the impoverished working classes who had little to lose and the aristocracy, whose wealth and elevated social capital largely cushioned them from gambling induced ruin. The middle class had the most to lose from engaging in gaming, and yet Mullin's account makes it clear that they played with an enthusiasm that was entirely their own.

One thing missing from this work, however, is much discussion of the cards themselves. Card playing was clearly popular and widespread in eighteenth-century England, and card makers profited from supplying this growing market. Museum collections often contain interesting surviving examples of cards from the eighteenth century, and many of these cards contained interesting designs and sometimes-graphic illustrations with their own story lines. It would have been useful to see some examples of the actual cards used by the middling sort, along with some discussion of the ways in which players appreciated their cards as desirable or perhaps even collectible items in their own right. This might help us understand why it was that cards, rather than dice or other forms of game playing, became the game of choice in the eighteenth century.

Brian Cowan
McGill University

NICHOLAS, Jane – *The Modern Girl : Feminine modernities, the Body and Commodities in the 1920s*. Toronto, University of Toronto Press, 2015, 299 p.

Dans cet ouvrage aux multiples facettes, Jane Nicholas s'intéresse à la figure iconique de la « fille moderne » (*The Modern Girl*) dans le Canada anglais des années 1920. La proposition centrale de ce livre est que « the Modern Girl [...] was the embodiment of feminine modernities in [English] Canada, which were themselves defined by popular culture and consumerism. » (p. 4). Tout comme l'équipe de chercheuses qui s'est penchée sur le phénomène de la « fille moderne » à travers le monde (Alys Eve Weinbaum et al., *The Modern Girl around the World. Consumption, Modernity, and Globalization*. Durham, Duke University Press, 2008), Nicholas soutient que le modèle féminin de la « fille moderne » constitue une catégorie d'analyse incontournable pour comprendre tant les processus de mondialisation – son incarnation se retrouvant, avec des spécificités selon les endroits, un peu partout sur la planète –, que la construction genrée de la modernité et de la nation. L'auteure entend donc montrer que la « fille moderne » a joué un rôle majeur dans la définition de la « canadianté » et de la modernité canadienne, toutes deux conçues comme racialement blanche. Contrairement aux interprétations voulant que la montée de la société de consommation ait complètement aliéné les masses, Nicholas estime également que la « fille moderne », incarnation par excellence du consumérisme, est une actrice historique de plein droit. Tout en étant imbriquée dans des rapports de pouvoir patriarcaux,

cette jeune travailleuse, car il est ici essentiellement question de jeunes filles en emploi, aurait en effet cherché à tirer parti de ce que la modernité technologique et culturelle lui proposait pour façonner son corps et son identité et, du même souffle, remodeler celle de la société canadienne à un moment charnière de son histoire.

L'ouvrage s'organise autour de six chapitres qui abordent des aspects différents, mais interreliés, de la figure de la « fille moderne ». Dans un premier temps, l'auteure examine comment les représentations de la beauté féminine, notamment dans la publicité, ont construit une féminité moderne. La parcellarisation du corps féminin et la transformation de chacune de ses parties en marchandise, de même que l'autodiscipline nécessaire pour atteindre l'idéal corporel proposé se trouvent au cœur de ce premier chapitre qui s'attarde à l'allure générale de la « Fille moderne » telle qu'elle apparaît dans les médias (silhouette jeune et svelte ; robes découvrant les jambes, les épaules et même le dos ; cheveux courts, etc.). Poursuivant sur cette lancée, le chapitre deux s'intéresse pour sa part aux conseils de beauté livrés par des « expertes » dans deux magazines canadiens (*Chatelaine* et *Saturday Night*). Tout en montrant comment elles encouragent la production de corps féminins modernes, ce qui n'exclut pas toute contestation de ce modèle par les chroniqueuses, l'analyse soutient que les femmes trouvaient du plaisir dans la consommation de produits de beauté ou l'application de techniques de soin censées leur conférer une apparence à la fois ravissante et moderne, une idée renvoyant à l'agentivité des actrices qui constitue l'une des trames de fond de l'ouvrage.

Le chapitre trois s'appuie sur les deux précédents pour montrer comment les représentations du corps féminin moderne ont été imbriquées dans les discours, souvent alarmistes, sur la ville et la nation. Caractérisée notamment par sa grande visibilité – une visibilité exacerbée par la mise en valeur constante de son corps et le raffinement de son attitude et de son apparence grâce à des produits de consommation –, la « fille moderne » en vient en effet à incarner le paysage urbain, qui s'en trouve féminisé, de même qu'elle contribue à la construction d'une nation et d'une modernité exclusivement blanche, tout comme elle.

Le chapitre suivant se penche sur les concours de beauté considérés comme des performances exécutées par des jeunes femmes cherchant à personnifier une féminité moderne. Tout en mettant de l'avant les motivations des participantes à ces concours – en tirer gloire, prix, argent, ou plaisir de s'exposer –, l'analyse insiste sur l'étalage de leur corps soumis au regard inquisiteur de la foule et des arbitres dont les jugements contribuent à définir un idéal de beauté fondé sur des standards corporels précis et associés à la minceur et à la blancheur.

Si le chapitre quatre fait allusion aux controverses suscitées par les concours de beauté, le chapitre cinq s'attarde plus en détail à celle qui a entouré la Canadian National Exhibition de 1927, où l'exposition de trois nus féminins a enflammé les esprits. Selon l'auteure, ces débats publics montrent que dans l'esprit de bien visiteurs et commentateurs de l'exposition, la « fille moderne » était étroitement associée à la sensualité qu'ils croyaient voir dans ces tableaux, ce qui les rendait d'autant plus litigieux. Sans compter que l'exposition de ces œuvres dans un lieu

fréquenté par les masses, et pas seulement par des bourgeois amateurs d'art, venait brouiller les frontières entre la culture de l'élite et la culture populaire, entre les classes sociales et entre le public et l'intime. Enfin, le chapitre six qui clôt le livre s'attache à mettre en lumière les relations entre l'automobile, le cinéma et le corps féminin en montrant comment ce dernier a été instrumentalisé au bénéfice des deux premiers, certaines de leurs caractéristiques – notamment leur standardisation à des fins de consommation de masse, la centralité du mouvement et l'insistance sur le plaisir, des phénomènes typiques de la modernité – étant en retour projetées sur le corps féminin.

L'ouvrage de Nicholas vient certainement combler un vide notable dans l'historiographie canadienne qui s'est peu intéressée aux années 1920. Il s'inscrit dans la mouvance assez récente des travaux traitant au corps, de sa construction et de sa performativité, ce qui en fait une contribution tout à fait originale. Cette perspective lui permet en effet de montrer comment la « fille moderne », loin de représenter un épiphénomène, en est arrivée à incarner les profondes transformations que vivait le Canada sur les plans technologique, urbanistique et consumériste durant les années folles et à cristalliser les craintes et les résistances que ces changements provoquaient. La « fille moderne », dont on brosse ici le portrait pour mieux en disséquer le symbolisme, se démarque en effet des modèles féminins antérieurs par sa grande visibilité, sa présence ostensible dans l'espace public constituant un rappel constant de la modernité dont elle était le produit et le véhicule, mais que plusieurs rejetaient, ou à tout le moins déploraient.

La démonstration, quoique parfois redondante et un peu éclatée, reste convaincante sur le fond, mais on déplore que le Québec ne soit pas inclus dans l'étude. Il faut aussi souligner que l'analyse est essentiellement fondée sur des sources médiatiques (articles, éditoriaux, chroniques, lettres de lectrices, publicités parus dans des journaux et magazines canadiens), dont une partie importante provenaient des États-Unis. De fait, à cette époque, non seulement la publicité était généralement produite au sud de la frontière, mais certaines chroniques et récits étaient repiqués des grands médias américains, comme l'auteure le reconnaît elle-même (p. 18). Même si Nicholas en est parfaitement consciente et qu'elle reste attentive au contexte canadien, ses sources témoignent donc d'un impérialisme culturel dont elle ne tient peut-être pas suffisamment compte dans son analyse.

Denyse Baillargeon
Université de Montréal

POUTANEN, Mary Anne – *Beyond Brutal Passions: Prostitution in Early Nineteenth-Century Montreal*. Montréal & Kingston, McGill-Queen's University Press, 409 p.

En janvier 1838, Eleonore Galarneau et trois autres de ses camarades sont relâchées par la Cour après leur comparution pour prostitution. Non satisfaites de leur sort, elles menacent de briser les fenêtres du palais de justice si on n'accepte pas de